

« ENTRE RHÔNE ET LOIRE,
SENTIR-PENSER DEPUIS UN KAYAK »

Jean-Louis Michelot

« Faire du canotage était chose facile. Plonger la rame dans l'eau selon l'angle convenable, tantôt à droite, tantôt à gauche, garder l'avant dans le sens du courant, cela n'exigeait pas beaucoup d'habileté technique. De simples efforts musculaires y suffisaient dans un état intermédiaire entre la veille et l'assoupissement et, pendant ce temps, le cerveau en grandes vacances s'ensommeillait. Nous embrassions d'un regard les lignes essentielles du paysage et nous regardions d'un œil mi-clos des pêcheurs en blouse et des lavandières qui pataugeaient sur la rive. De temps à autre, la flèche d'un clocher nous réveillait, ou le saut d'un poisson, ou une traînée d'herbes aquatiques qui s'accrochaient autour de l'aviron et qu'il fallait arracher et rejeter. Mais ces instants de lucidité n'étaient que de la lucidité partielle. Quelle franche et accommodante humeur cela déterminait ! Il n'y a nulle astuce chez un homme qui atteint cet état, l'unique triomphe possible dans l'existence, le triomphe de la torpeur. Et on commence à se sentir pourvu de la dignité et de la longévité d'un arbre¹. »

Stevenson a raison. Pagayer, de longues heures durant, sur une rivière, nous plonge dans une bienheureuse rêverie.

Contrairement aux apparences, cet état ne nous coupe pas du monde qui nous entoure ; il nous permet au contraire de découvrir la rivière intimement, profondément, autrement que par la pensée rationnelle.

1 Robert-Louis Stevenson, *En canoë sur les rivières du Nord*, Actes Sud, Collection Babel, 1880 / 1994.

...VISITE PAS VRAIMENT GUIDÉE

Aux racines de la rivière

Assis dans un frêle esquif, parcourant à la force de ses bras un monde de lochers chanteurs et de peupliers géants, on se prend vite à jouer aux Indiens, prêts à débarquer pieds nus sur une île déserte. Ce qui est tout à fait logique si l'on pense que « canoë » est peut-être bien l'unique mot de la langue française qui ait été emprunté à une langue amérindienne (et plus précisément, *arawak* des Bahamas). Et « kayak » est un mot inuit.

D'ailleurs, les deux embarcations racontent peut-être à notre corps des histoires légèrement différentes. Le canoë, généralement conduit à deux, parfois lourdement chargé, nous emmène en un long voyage, tandis que le kayak nous invite à une navigation légère, encore plus proche de l'eau.

Mais ces deux véhicules ont tant de points communs... Nous sauterons d'un mot à l'autre, plus pour limiter les répétitions que pour analyser les nuances.

Glissement(s)

Dès le bateau à l'eau, la réalité de la rivière s'impose à nous, avec son débit et son profil en long... S'agit-il de pagayer ardemment pour avancer sur un fleuve assoupi, ou de manoeuvrer avec précision pour éviter que le torrent furieux nous engloutisse?

Apprentissage de la dynamique des fluides : les contre-courants. Un chapeau, des lunettes de soleil et un peu d'amour-propre sont restés au fond de la rivière ce jour-là.

Souvenir d'une journée sur la rivière d'Ain. Douce matinée de flânerie. Pique-nique sur la grève pendant lequel il a fallu remonter un peu les kayaks. Et après-midi épique à filer trop vite à notre goût... Ce jour-là, nous avons intégré dans notre chair à quel point cette belle rivière est modifiée par les lâchers des barrages; nous apprendrons que notre balade, débutée à 20 m³ par seconde, s'est achevée avec un débit dix fois supérieur!

Le chant de la rivière

Le kayak glisse, silencieux, sur l'eau calme. C'est une embarcation qui ne manque pas d'erre, pourrait-on dire. Pourtant, pas de moteur, d'accastillage tintinnabulant. Les routes sont loin.

Dès lors, nous pouvons écouter à loisir le chant de la rivière. Les oiseaux. Le « plouf » du castor qui frappe sa queue sur l'eau pour prévenir ses congénères de notre présence. L'orage qui approche... Et l'eau... Le bruit « terrible » qui annonce un rapide effrayant, qui ne s'avère qu'un frisottis inoffensif.

Le silence de la navigation nous apprend que le Rhône ne chante plus guère, que les barrages l'ont transformé en un vaste escalier aux marches lacustres. Alors, que de bonheur, de découvrir ici et là, vers le confluent de l'Ain ou en quelques autres lieux, des tronçons qui glougloutent encore, et peuvent encore nous faire un peu peur!

Dans tous les sens, par tous les sens

Glissant lentement sur l'eau, on s'arrête soudain de pagayer... Cette odeur! sur la rive, un castor a marqué son territoire de son fameux castoréum. Lors de notre balade sur l'eau, on baignera dans la bonne odeur de vase de la rivière, on savourera l'odeur musquée d'une crotte qui nous dit que la loutre vit ici. On frémira à la puanteur qui nous annonce la présence du cadavre géant, gonflé et effrayant, d'un silure. Et on finira par sentir l'iode qui nous avertira que la fin du voyage arrive, avec la mer.

Les papilles gustatives sont aussi de la partie. Quel bonheur de se gaver de fruits mûrs à point, offerts par un figuier géant planté sur le fleuve comme un arbre de la mangrove. Mûres gorgées d'eau et de soleil. Tomates férales produites sur la grève sans le soin du moindre jardinier. Friture d'ablettes.

Un souffle

Lorsque la rivière est calme et lente, nous ressentons le moindre souffle d'air sur notre coque de noix.

Une pointe de fraîcheur nous caresse du côté droit; nous devinons que la « lône » ou la « boire¹ » dont nous croisons l'embouchure est alimentée par une nappe à 13 °C.

Je descendais en kayak le Rhône lors d'un été de canicule. Les gens me disaient « vous devez souffrir! »; ils se trompaient; les fesses presque dans l'eau, je naviguais sur une embarcation climatisée. Lors d'un portage, je passais de ce fleuve tempéré à ses berges déboisées, bitumées et brûlantes... je découvris ce jour-là le rôle du fleuve comme modérateur efficace du micro-climat...

1 Lône : nom local des bras annexes du Rhône. Boire : son équivalent sur la Loire.

Le vent. Nous ne le lisons pas avec la finesse des navigateurs à voile, mais nous le connaissons. Nous savons que sur la Loire, le fleuve file plein ouest après Orléans alors que le vent vient généralement de l'océan... souvenirs de longs tunnels à batailler contre cet ennemi invisible...

Fil de l'eau

Dans nos vies quotidiennes, nous avons un rapport « transversal » à la rivière. Nous la regardons depuis la berge, la traversons de temps à autre. Même lorsque nous tentons de la suivre à vélo ou à pied, nous en perdons bientôt le fil ; les chemins des humains s'en éloignent. En naviguant, nous vivons le cours d'eau dans sa continuité. Mon parcours intégral du Rhône m'a appris à quel point le fleuve est une entité cohérente ; la ripisylve presque continue du pied du glacier jusqu'aux eaux salées. Les herbiers aquatiques – nénuphars, potamots et compagnie – omniprésents depuis l'aval du Léman.

Notre corps intègre au plus profond que la « Trame verte et bleue » n'est pas un concept éthéré mais une réalité concrète. D'ailleurs, les navigations au long cours nous apprennent aussi les discontinuités du fleuve ; parcourir le Rhône en kayak, c'est subir 30 portages fastidieux, une expérience qui m'a offert une profonde empathie avec les aloses, anguilles et autres poissons entravés dans leurs migrations.

Bivouac

À la fin de l'après-midi, le regard du navigateur sur les berges de la rivière évolue. Il observe certes encore la variété des arbres ; il jouit de la vue d'un martin-pêcheur posé sur une branche. Mais surtout, il scrute la rive pour y trouver le lieu de bivouac idéal : une plage pour accoster et tirer les bateaux à l'abri, une zone plate pour planter la tente, juste assez d'ombre, un beau point de baignade... Une fois que l'on a trouvé ce lieu et installé son camp, on s'éloigne un peu du monde des eaux pour profiter de celui des îles et des rives : exubérance de la ripisylve, variété de textures du sol sous nos pieds nus, salut à nos voisins vivants – on campe ce soir près d'un terrier de ragondin, ou au pied d'un nid de cigognes.

Et puis, la nuit arrive. Découverte d'une autre partie du monde, fracas d'une course de sangliers traversant la rivière, puissants cris des cedicnèmes, bruissements de l'eau contre une branche. Une nuit au bord de la rivière nous amène ailleurs, au pays des mythes et des légendes. Ce bruit étrange dans l'obscurité ne serait-il pas celui d'une vouivre, d'une tarasque ou d'un drac venant nous menacer ?

Ceillères végétales

Au centre de la rivière, on se pense souvent seul au monde, dans un paysage « réduit » à l'eau, aux berges de sable ou de forêt, aux collines ou aux montagnes environnantes. Et au ciel. Par une étonnante anamorphose, l'Humain a disparu du décor. Les villes et les villages sont cachés par la ripisylve, même lorsqu'elle est réduite à un étroit cordon d'arbres. Il nous faut nous défaire de cette illusion pour saisir à quel point nos vallées sont humanisées. Pour comprendre l'épaisseur de l'espace fluvial, avec ses marais annexes, ses plaines agricoles et ses constructions humaines, il vaut mieux enfourcher un vélo qu'un kayak!

Dans cette illusion de *wilderness*, une autre chose nous échappe bien souvent. Nous profitons d'une nature qui nous semble immuable, acquise; nous percevons difficilement que cet environnement a été préservé, voire restauré, grâce à la volonté et le travail de femmes et d'hommes : élus, techniciens de rivières, associations... La force de l'eau et de la vie a fait s'épanouir une rivière « sauvage » là même où un barrage a été démantelé il y a quelques années, des digues déconstruites; naviguer en de tels lieux offre une belle leçon de résilience... À condition de pouvoir lire ces paysages.

Marges

L'humanité n'est jamais loin de nos cours d'eau. Omniprésente, un week-end de juin sur l'Ardèche, ou sur les eaux bordées de guinguettes ou sillonnées de jet-skis. Presque invisible sur bien des rivières connues de rares initiés, pêcheurs en premier lieu. On ne croise pas grand monde sur l'eau; l'itinérance en canoë reste peu pratiquée en France, à l'exception de quelques itinéraires emblématiques (sur) fréquentés.

Passer du temps sur la rivière permet de percevoir peu à peu l'humanité du fleuve. Au-delà de la fréquentation attendue (encore des pêcheurs, encore des guinguettes...), on découvre souvent que les abords du cours d'eau constituent une marge. Le foncier est incertain. La végétation peu exploitée économiquement. Les sentiers se perdent dans les broussailles. Certaines populations peuvent se glisser dans ces interstices : braconniers, communautés ethniques trouvant ici des lieux de retrouvailles et de baignade gratuites, fêtards des *raves parties* riveraines, réfugiés construisant des cabanes au bord de l'eau.

Interfaces

Naviguer nous amène à parcourir un monde incertain, sans limite tranchée. Nature ou artificialité? Un monde d'interfaces – assis sur un bateau (plus ou moins) solide, posé sur l'élément liquide et la tête en l'air. Les yeux accèdent ici et là à l'autre côté du miroir des eaux – arabesque des renoncules aquatiques ondulant dans le courant, brochet à l'immobilité parfaite et à la fuite fulgurante. Voyage sur l'exacte limite des frontières administratives.

On ne navigue jamais sur le même fleuve

Pour vraiment sentir la rivière, il ne suffit pas d'une descente tranquille lors d'une après-midi d'été. Il faut venir et revenir à la rivière. Entendre le bruit du kayak qui gratte sur les graviers du fond, lors des maigres eaux d'étiage. Filer à belle allure lorsque la rivière a repris de la vigueur. Et renoncer à se lancer sur l'eau brune des crues, charriant troncs et tourbillons.

Naviguer sur la Saône si calme, dont, dit-on, Jules César ne sut pas dire dans quel sens elle coulait. Et puis, à la fonte des neiges, se perdre dans la plaine inondée, devenue lac immense; croiser quelques lièvres réfugiés sur les « levées de berges » à peine émergées.

On ne navigue pas deux fois sur le même fleuve, parce que l'on change soi-même, avec ses capacités et son regard. Eddy Lou Harris, parcourant le Mississipi à 30 ans d'intervalle¹, a clairement fait deux voyages différents.

Arpenter

Le canoë et le kayak sont des moyens extraordinaires pour découvrir le fleuve, par leur légèreté, leur tirant d'eau infime, leur silence. Ils permettent de se glisser en bien des lieux secrets, de transporter de quoi vivre une semaine dans l'intimité du monde des eaux vivantes.

La navigation nous apprend mille choses, mais elle a sans doute un pouvoir plus grand encore : elle nous permet d'intégrer ces connaissances au plus profond de notre corps, de croire enfin vraiment ce que l'on sait, ce que l'on a appris en lisant des livres ou en analysant des chiffres.

Mais que l'on ne s'y trompe pas; la navigation ne permet pas, tant s'en faut, de connaître tout de la rivière. Le kayak le plus petit ne naviguera pas sur les sources de la Loire ou du Rhône. Il n'aidera pas à explorer les nappes phréatiques, les bois

¹ Eddy Lou Harris, *Mississipi solo*, trad. Pascale-Marie Deschamps, Liana Levi, 2020. p. 329. Eddy Lou Harris, *Le Mississipi dans la peau*, trad. Pascale-Marie Deschamps, Liana Levi, 2020, p. 254.

et les bocages du bassin-versant. Alors, il nous faudra poser notre bateau et sortir nos chaussures de marche, notre maillot de bain (avec masque et tuba), notre vélo, et arpenter encore...



[Figure 49 : «Îles de Loire en aval d'Orléans», projet Loire Sentinelle, 2022, (© Aurélie Calmet)]